

Document

A Grigny, «on a l'impression d'être des animaux»

(libération.fr)

19 novembre 2011

Reportage auprès d'une population confrontée aux provocations des forces de l'ordre.

Sarah (1) s'en veut. La dernière fois que cette jeune femme de 29 ans, animatrice dans le quartier de la Grande Borne, à Grigny (Essonne), a eu affaire à la police, elle a craqué. C'était pourtant lors d'un contrôle «normal», comme elle a visiblement l'habitude d'en subir régulièrement. *«Ils nous contrôlent tout le temps, on ne sait même pas pourquoi, ça rend dingue.»* Parfois, elle se demande si ce n'est pas à cause du voile qu'elle porte. *«Bon, là, précise-t-elle, c'était de ma faute, je m'étais garée en warning devant la Poste.»* Sarah leur tend ses papiers. *«Ils ont lu mon adresse tout fort et se sont moqués. Il y en a un qui disait qu'on est des clochards et que c'est pour ça qu'on nous parque dans des cages à lapins.»* Sarah se sent humiliée. *«J'ai craqué, j'étais à bout, je leur ai dit d'aller se faire foutre.»* Elle s'est pris une amende. Mais ça aurait pu être pire, elle aurait pu «prendre un outrage».

«Durs». *«Outrage ou rébellion contre une personne dépositaire de l'autorité publique»* : l'épée de Damoclès pour ceux qui, dans ce quartier populaire, subissent ce qu'ils appellent les «provocations» de la police. Pour Sarah, il faut faire attention de ne pas tomber dans ce piège : *«Ils n'attendent que ça.»* Il y a une dizaine d'années, son frère est mort d'une balle tirée par des policiers lors d'une course-poursuite. Pour un responsable de centre social de la Grande Borne, un drame comme celui-ci constitue un marqueur indélébile dans l'imaginaire collectif du quartier : *«Cela vient s'ajouter à une exaspération nourrie par le comportement au quotidien de la police avec les habitants qui, au lieu d'assurer la paix, attise des tensions.»*

Ce jour-là, à la Grande Borne, nous n'avons trouvé personne pour ne pas dire du mal de la police. Josye, la cinquantaine : *«Même avec nous, ils agissent mal, ils sont durs.»* «Nous» ? Des gens comme elle, parents, grands-parents, qui ont pour seuls dénominateurs communs d'habiter le quartier et souvent d'être d'origine immigrée. Dernièrement, raconte-elle, *«ils m'ont tapé sur le bras juste pour me dire d'avancer plus vite à la sortie d'un match où il y avait du monde»*. Elle mime le geste, celui d'un gardien de troupeau qui rudoierait ses bêtes pour les faire avancer : *«On a l'impression d'être des animaux.»*

Capot. Chez les jeunes, les expériences sont plus violentes. *«D'abord, il y a le tutoiement. Systématique. Après, la palpation. Ils font ça devant tout le monde. Ils se comportent comme s'ils avaient tous les droits. Et tu te retrouves toujours en tort, même quand tu es victime»*, résume Amine, qui a grandi à la Grande Borne. Il ressent toujours la même chose quand la police débarque : *«J'ai peur d'avoir fait une connerie. Ça rend complètement parano.»*

Mohamed, lui, décrit des rapports *«qui sont toujours des rapports de force»*. Des contrôles où l'on se retrouve plaqué sur le capot avec les menottes. *«Quand tu grandis, tu sais qu'il faut rester calme, ne pas répondre aux provocations. Mais les plus jeunes tombent dans le panneau et c'est l'escalade.»* Avec le recul (il a la trentaine), Mohamed a plutôt tendance à se moquer de ces policiers *«qui essaient de ressembler à des jeunes de quartier»* et qui ont *«l'air de jouer à la guerre»*. (1) Les prénoms ont été modifiés.